

C'EST UN SAMEDI COMME TOUS LES AUTRES. Je m'habille dans la pénombre, en faisant attention de ne pas réveiller Élisabeth. En bas de l'escalier, pas de Jules. D'habitude, elle m'accueillait avec des glapissements joyeux. Dans la cuisine, j'allume la cafetière électrique, je sors une tasse du placard. À travers la fenêtre, l'aube point, les feuilles des chênes frémissent. En face, personne n'est levé. Le silence emplit tout. Quand Jules est morte, c'est Élisabeth qui a voulu qu'on l'enterre dans un cimetière pour chiens, elle encore pour le choix de la tombe. Blanche. La cérémonie était belle. Même ses sœurs sont venues. Ce soir-là, on a tellement bu que tout le monde est resté dormir à la maison, sauf Guy et Chantal, bien sûr. Cela m'a fait quelque chose qu'ils viennent. Surtout Guy. Avec la dépression de Chantal, il en chie. Chie, oui, c'est le mot. On les entend parfois s'engueuler jusque tard, puis rien, ça passe. Nelly, leur chienne, c'était il y a un an. Un vrai coup de malchance, il y a si peu d'allées et venues par ici. L'enfoiré qui l'a percutée s'est bien gardé de laisser son nom, on ne l'a jamais retrouvé. Leur chienne, si. Du moins, ce qu'il en restait : un tas de chairs sanguinolentes

qu'on a enterré le soir même avec Guy. À la pelle, dans son jardin. Une sale nuit comme on n'aime pas en vivre. Guy pleurait en silence, je creusais. C'est peut-être la raison pour laquelle Élisabeth a eu besoin de faire les choses en grand pour Jules. Pour rattraper ce malheur.

Sur la table, une *Musca domestica* se frotte les pattes, facile à reconnaître avec ses deux gros yeux rouges et son thorax gris. Je me demande si elles existent au Vietnam. La prochaine fois que Marc nous fera signe, je le lui demanderai. Il a l'air de trouver la vie formidable là-bas. Sur les photos de son compte Instagram, il n'arrête pas de sourire, ce qui rassure Élisabeth. Moi, pas. Qu'a-t-il eu besoin de choisir ce pays ? À coup sûr, mon père n'aurait pas apprécié. Ce boulot, en plus, dans ce grand hôtel. Est-ce qu'on le traite bien au moins ?

Dehors, le ciel vire au rose pâle. Je ne suis jamais allé bien loin, moi. Une fois, à vingt-deux ans, quelques jours en Espagne, une autre fois en Suède avec Élisabeth. Puis Marc est né. Partir ne nous disait plus rien ou alors à la mer, en été, avec le petit. Parfois, cela me fait tout drôle de le savoir si loin. Le manque remonte, brutal. Et puis ça passe, comme les disputes entre Guy et Chantal. Cela fait des années pourtant qu'il n'habite plus chez nous, mais bon, sa fac, un coup de voiture et j'y étais. Entre nous, désormais, même l'heure est différente et on a beau communiquer par Skype, plus le temps passe, moins on a de choses à se raconter.

Sur la table, la mouche s'envole et vient se poser sur la vitre. Plus que tout, j'aime ces heures où rien encore ne

s'agite. Aucun bruit de voiture, aucune sonnerie de téléphone. Seule la lente poussée du jour, le craquement des branches dans le vent. J'avale d'un trait mon café. Après, j'irai faire mon tour le long de l'Aune. À cette heure, je n'y ai jamais rencontré personne à l'exception de Chantal, une fois. Le soleil venait de se lever. Je suis tombée sur elle, assise au bord de l'eau, les yeux dans le vague. La frousse qu'elle a eue en me voyant. Elle n'avait pas dormi de la nuit et s'était dit qu'un peu d'air frais lui ferait du bien. Je lui ai proposé de venir boire un café. Elle m'a fixé d'un air étrange, puis, subitement, elle s'est levée et elle est partie. Élisabeth dit que c'est à cause de ses médicaments. Des trucs tellement forts qu'il faut parfois des mois avant de trouver le bon dosage.

Les premiers rayons du soleil illuminent la cuisine. Bientôt, on pourra prendre le petit déjeuner sur la nouvelle terrasse. Le boulot que cela m'a coûté de déblayer le terrain. Mais ça y est, les piliers sont en place, il ne me reste plus qu'à poser les planches. On pourra y installer une balancelle comme dans les films américains. Dessous, je ferai une réserve à bois et, en cas de pluie, j'ai même prévu de construire un auvent. La vue est tellement belle d'ici. Des arbres, rien que des arbres. C'est ce qui m'a le plus emballé quand nous sommes tombés sur cette maison. Ce côté sauvage partout alentour. Élisabeth, non. L'idée de vivre dans un endroit aussi isolé lui faisait peur. L'affaire était si bonne, je l'ai suppliée de réfléchir. En plus d'être vendue pour une bouchée de pain et de laisser entrevoir toutes sortes d'aménagements possibles,

cette maison était située à seulement dix kilomètres de l'usine où je travaille et à moins de huit kilomètres de P, le bourg où, en tant qu'infirmière, Élisabeth était attendue à bras ouverts. Si on optait pour un appartement en ville, c'étaient des dizaines de kilomètres en plus par jour et un espace beaucoup plus réduit. Malgré tout, Élisabeth hésitait et je m'apprêtais à renoncer quand sa mère évoqua l'idée d'acheter un chien. Là, ce fut magique. Avec un chien – mais un vrai chien de garde, hein ? –, alors oui, Élisabeth pouvait s'imaginer vivre là-bas.

Les jours suivant l'emménagement, j'étais tellement excité que je me suis lancé dans les travaux de notre chambre, de celle du petit, de la salle de douche, puis du salon en bas, de la cuisine et du garage.

Aujourd'hui, on a tout ça et même une troisième chambre qu'Élisabeth, faute d'enfants, a décidé de reconverter en atelier il y a deux ans. Elle y passe de plus en plus de temps pour peindre ses « révélations » : amas de formes et de couleurs qui ne me parlent guère. Mais bon, cela lui fait du bien et vu ce qu'elle endure au boulot... Dans un coin, elle a gardé le lit ; une de ses sœurs y dort parfois. Mon frère, lui, jamais. Mais lui, c'est une autre histoire.

Je jette un œil à la deuxième horloge. À Hanoï, il est près de midi, les rues regorgent de monde. Ici, l'herbe est encore mouillée et les libellules dorment. Dans la lumière naissante du jour, tout scintille jusqu'aux roches. Avec un peu de chance, j'attraperai quelques écrevisses et, si l'eau n'est pas trop froide, je me baignerai là où, sous la voûte des arbres, l'Aune est un peu plus profonde. Il va faire

beau aujourd'hui. Le ciel est dégagé. Cet après-midi, je sortirais bien la grande échelle pour aller regarder sur le toit d'où vient cette fuite. Guy acceptera-t-il seulement de m'aider à la porter ? Cette nuit, je l'ai entendu rentrer très tard avec sa fourgonnette. Quand cela chauffe trop avec Chantal, il part rouler des heures pour se calmer. Les lendemains sont difficiles. Pour une fois que je ne suis pas d'astreinie. J'irai tout de même tenter ma chance, mais pas avant midi. Guy est d'une humeur de chien le matin. Depuis tout ce temps, j'ai appris à le connaître.

J'enfile mes bottes en me promettant, à mon retour, d'apporter à Lisa son petit déjeuner au lit. J'en profiterai pour me glisser à côté d'elle. Elle râlera parce que je puerai la vase, puis me pardonnera parce que je n'ai pas oublié la confiture. Après toutes ces années, je me dis qu'on a de la chance de s'aimer encore si fort. D'avoir cette vie tranquille aussi, même si, chaque soir, elle arrive de plus en plus crevée à cause de la surcharge de boulot et que, de mon côté, je trouve de plus en plus difficile de me lever en pleine nuit pour réparer en urgence une machine tombée en panne à l'usine. Il n'empêche, rien à voir avec la vie de combat de mon frère, celle, du moins, que je lui ai toujours imaginée dans ces pays lointains. Les rares fois où on se parle, je n'ose jamais le questionner et, de lui-même, il ne m'en parle pas. Même pas une femme ou un gosse avec ça.

J'attrape ma veste, m'apprête à ouvrir la porte. Tiens, un bruit de moteur et pas qu'une seule voiture. Il n'y a pourtant que nos deux maisons ici. Qu'est-ce que cela

peut bien être ? J'ouvre la porte, découvre, abasourdi, une, deux, trois, quatre, cinq, six voitures de flics suivies d'une ambulance, qui déboulent en trombe. Au même moment, je vois surgir de la forêt une vingtaine d'hommes casqués, type GIGN, visières baissées, gilets pare-balles, armes au poing. La scène est tellement irréaliste que je me demande si je ne suis pas en proie à une hallucination. Dans un nuage de poussière, les voitures viennent se garer devant la maison de Guy et de Chantal.

« Monsieur, vous ne pouvez pas rester ici. »

Je fais un bond en arrière, fixe l'homme planté devant moi.

« Capitaine Bretan, gendarmerie nationale. »

Derrière son dos, des GIGN s'agenouillent en position de tir autour de la maison de Guy et de Chantal. Qu'est-ce que...

« Monsieur ? »

Dans ma tête, c'est un remous indescriptible. Son front si dégagé, si net.

« Combien de personnes sont en ce moment chez vous ? »

Je le considère, ahuri.

« Monsieur, s'il vous plaît. »

Retrouver les mots. L'espace des mots. Leur déroulé logique.

« Je... juste moi et ma femme à l'étage, mais enfin... qu'est-ce qui se passe ? »

Il jette un œil à la fenêtre du premier, jauge, en une fraction de seconde, la distance entre nos deux maisons.

« Ne vous inquiétez pas, nous avons juste besoin d'être sûrs qu'il ne vous arrive rien le temps de notre intervention. »

– Quelle intervention ? C'est quoi ce...

– Monsieur, nous n'avons pas de temps. »

Derrière son dos, quatre GIGN armés se rapprochent en courant de la maison de Guy et de Chantal...

« C'est nos voisins ? Parce que c'est nos amis, on se connaît depuis un bout de temps... »

J'ai presque envie de rajouter l'histoire de la fuite sur le toit, la grande échelle que je ne peux pas porter seul. Sa stupeur m'arrête net.

« Vos amis ? »

Ben oui, nos amis, tondeuse, parties de cartes, parasol, barbecue, quoi de plus normal, aucune autre baraque à des kilomètres, alors pourquoi cet air interloqué, je voudrais le secouer tout à coup, qu'est-ce qui leur est arrivé ? Seulement, les mots ne sortent pas. Et maintenant, cette façon qu'il a de me fixer. Comme s'il m'en voulait... Comme si c'était trop tard...

« Ben oui, Guy et Chantal, quoi. »

Sa voix se radoucit.

« Écoutez, faites descendre votre femme et, jusqu'à nouvel ordre, ne sortez pas de chez vous et ne vous approchez d'aucune fenêtre, compris ? »